

Richard Dreyfuss **Un combat sur corde raide**

Maurice Elia

Numéro 152, juin 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50311ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (1991). Compte rendu de [Richard Dreyfuss : un combat sur corde raide]. *Séquences*, (152), 46–47.

RICHARD DREYFUSS

un combat sur corde raide



Close Encounters of the Third Kind (1977)

Ils étaient tous des inconnus en 1973. Il y avait là Harrison Ford, Cindy Williams, Charles Martin Smith. Et aussi Richard Dreyfuss. Le film: *American Graffiti*. Chronique d'une époque à phrase-clé célèbre: «Que faisiez-vous en 1962?»

En 1962? Facile: Richard Dreyfuss était déjà comédien sur les planches du Gallery Theater de Los Angeles (il fit partie de la distribution de «In Mama's House», «Journey to the Dead», «Incident at Vichy», «People Need People», «Enemy, Enemy»). En 1962, il n'avait que quinze ans, certes, mais sa carrière au théâtre avait commencé à onze ans, deux ans après l'arrivée de sa famille sur la côte Ouest. (Car Dreyfuss est un natif de Brooklyn où il est né le 29 octobre 1947).

Dès 1964, il débute à la télévision dans la série «Karen», se joint, en pleine guerre du Vietnam, à la Session, une troupe théâtrale de San Francisco. Il a sans doute participé à toutes les manifestations anti-militaristes de l'époque. Époque où il s'était officiellement déclaré objecteur de conscience.

Fougueux, combatif, hypertendu, trépidant: c'était Richard Dreyfuss. Et c'est encore Richard Dreyfuss aujourd'hui. Malgré la précocité de ses cheveux blancs, malgré ses luttes avec l'alcool et les drogues, malgré ses malheurs familiaux (sa femme Jeramie est atteinte d'un mal incurable et son fils Benjamin est né avec une maladie de l'oeil gauche qui a déjà nécessité 23 interventions chirurgicales). Et malgré une carrière cinématographique péniblement placée sous le signe de l'inconstance.

Découvert par George Lucas qui avait tout de suite reconnu son talent dans une pièce de William Saroyan («The Time of Your Life»),

lancé vers les sommets avec *Jaws* et *Close Encounters of the Third Kind*, Richard Dreyfuss a toujours été un personnage arrogant. Dans la vie comme dans ses films. C'est sans doute la raison pour laquelle on garde toujours en mémoire son rôle dans *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* (pour lequel il obtint l'Ours d'argent au Festival de Berlin). Sarcastique, ricanant, grinçant, il a tapissé sa carrière de personnages qui lui ressemblent. Il a toujours dit de lui-même qu'il était incapable de mener une vie normale, devant, contre vents et marées, poursuivre jusqu'à l'extrême ses désirs et ses rêves les plus fous.

Cette politique de la tête baissée, sans regarder en face de peur de changer d'avis, lui a valu sans doute ses meilleurs rôles (dont celui qu'il avait décroché dans *The Goodbye Girl*, qui lui mérita son Oscar en 1978: il a alors 30 ans), mais lui a coûté de vivre une vie semée de hauts et de bas, inconsciemment lancé qu'il était dans la recherche d'un bonheur énigmatique.

Avant *American Graffiti*, il avait tenu quelques petits rôles à l'écran (dont des apparitions non créditées dans *The Graduate* et *Valley of the Dolls*), mais Steven Spielberg le propulsa dans le firmament du vedettariat avec *Jaws*. Et depuis, il ne tient plus en place. Il est invincible. Tout lui sourit, tout lui réussit. À vingt-cinq ans, il est le symbole même du rêve américain et il compte bien le rester, malgré sa «période barricades». Il est déterminé. Dreyfuss, au début de sa carrière, c'est Duddy Kravitz, le jeune Juif montréalais, ambitieux et dynamique, qui n'hésite pas à marcher sur les plates-bandes des autres pour atteindre au sommet. L'acteur et son personnage sont restés intimement liés jusque dans les choix de films qu'il fait par la suite.

The Apprenticeship of Duddy Kravitz (1974)



En fait, personne ne peut, n'a le droit de se mettre en travers de ses ambitions et de ses exigences. Celles-ci finiront par déborder le cadre de sa vie professionnelle et tout commence à basculer avec l'Oscar.

On a souvent dit que l'Oscar était le point qui déterminait le tournant de la carrière d'un acteur. Pour certains, c'est une gloire qui se poursuit, mais pour la plupart, c'est le début d'une chute souvent restée inexplicable. Quand on arrive là-haut, on ne peut que redescendre. L'impétueux, le tonitruant Richard Dreyfuss remportait sa statuette, l'année d'*Annie Hall* (qui permit à Diane Keaton de décrocher la sienne). Soudain, dès le lendemain presque, c'est le début de l'extinction des feux.

La soif d'énergie, l'appétit vorace disparaissent. Un tunnel se creuse au fond de soi et c'est l'attraction irrésistible vers le trou noir, à défaut d'autre chose. L'enfant gâté du cinéma américain se laisse prendre par les événements, analysant avec difficulté ce qui lui arrive. Tout est-il allé trop vite? Lorsqu'on joue trop les provocateurs, on finit par perdre de vue la réalité dans laquelle on se vautrait avec extase.

Une autre extase est donc nécessaire pour se renouveler. La consommation d'alcool et de drogue prend des proportions gigantesques. La cocaïne entre en jeu. Une réputation internationale (due en grande partie aux films de Spielberg) est prête à s'écrouler.

Les films qu'on lui propose ne marchent pas. Dans *The Big Fix*, il joue le rôle d'un détective privé, ancien contestataire encore ouvert aux problèmes politiques. Dans *The Competition*, c'est un jeune pianiste qui affronte dans un concours musical une rivale soviétique. Dans *Who's Life Is It Anyway?*, c'est un sculpteur qui se retrouve paralysé à l'hôpital à la suite d'un accident de voiture et qui, avec ironie et agressivité, soulève le problème du droit à la mort.

Ce dernier rôle, il l'a presque vécu. En octobre 1982, sa Mercedes s'écrase contre un palmier. Il s'en sort miraculeusement. Mais la coke trouvée dans la voiture le conduit en cour (il est exonéré en 1983). À ce moment, plus question de vivre à sa manière, comme il l'a fait pendant tout ce temps. C'est la cure de désintoxication, l'entrée aux Alcoolistes Anonymes, la promesse personnelle de résurrection.

C'est l'époque où il se marie (il a aujourd'hui trois enfants) et décide de quitter la scène publique, de se faire un peu oublier. Mais, comme toute sa vie, il va le faire avec passion. N'ayant plus rien à prouver aux autres, il va se prouver à lui-même... qu'il est lui-même. Le cynisme va céder le pas à un sentiment de sérénité qui s'apparente peut-être à la sagesse, à cette maturité qu'il semblait avoir, toutes ces années, voulu éloigner à tout prix. Il le dit lui-même dans une récente entrevue: «C'est vrai, avant, j'analysais trop mon travail. Parfois jusqu'à la paralysie. Maintenant, je ne veux plus le faire. Je ne suis plus victime de mon travail...»

Le risque a longtemps fait partie de sa vie, de ses films, de ses personnages. Et Dreyfuss a décidé que s'il fallait risquer, autant risquer pour la vie, un peu comme s'il démontrait l'existence de Dieu par le pari pascalien.

Les comédies dans lesquelles il accepte de tenir un rôle ne sont jamais des comédies totales (à l'exception de l'exécrable *Let It Ride!*) Dans *Down and Out in Beverly Hills*, il joue presque son propre rôle. Et, aux côtés du jeune Emilio Estevez dans *Stakeout*, il campe un personnage unique qui a véritablement fait le succès du film. Il compose un personnage à nouveau entraîné par les événements dans *Moon over Parador* et retrouve son mentor, ami et réalisateur fétiche, Spielberg avec *Always*. Le couple qu'il forme avec Holly Hunter a du succès et on les remet ensemble dans *Once Around* (elle le verra mourir encore une fois!). Son dernier film, *Rosencrantz and Guildenstern Are Dead*, nous rappelle qu'il reste encore et toujours attaché au théâtre que, pendant toutes ces années, il n'a jamais abandonné.

Une carrière en dents de scie, une vie en dents de scie — Richard Dreyfuss se relève à peine de ses hauts et bas. Prématurément vieilli physiquement, il aborde les années 90 avec un sentiment de plénitude qu'il n'avait jamais ressenti auparavant. Il faut avoir atteint les profondeurs de l'enfer pour savoir que le paradis est à la portée de la main. Le bonheur et la consécration sont souvent au bout du chemin: Dreyfuss apprend à se laisser aller. Ce n'est pas facile.

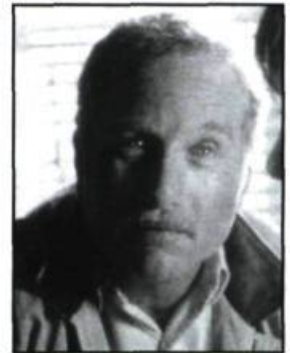
Maurice Elia



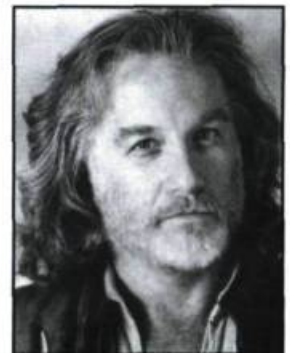
Whose Life Is It Anyway?
(1981)



Nuts (1987)



Always (1989)



Rosencrantz and Guildenstern Are Dead
(1990)

FILMOGRAPHIE

- 1967: *The Graduate* (Mike Nichols)
- 1967: *Valley of the Dolls* (Mark Robson)
- 1968: *The Young Runaways* (Arthur Dreifuss)
- 1969: *Hello Down There* (Jack Arnold)
- 1973: *Dillinger* (John Millus)
- 1973: *American Graffiti* (Georges Lucas)
- 1974: *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* (Ted Kotcheff)
- 1974: *The Second Coming of Suzanne* (Michael Barry)
- 1975: *Jaws* (Steven Spielberg)
- 1975: *Inserts* (John Byrum)
- 1977: *Close Encounters of the Third Kind* (Steven Spielberg)
- 1977: *The Goodbye Girl* (Herbert Ross)
- 1978: *The Big Fix* (Jeremy Paul Kagan)
- 1980: *The Competition* (Joel Oliansky)
- 1981: *Whose Life Is It Anyway?* (John Badham)
- 1984: *The Buddy System* (Glen Jordan)
- 1985: *Down and Out in Beverly Hills* (Paul Mazursky)
- 1986: *Stand by Me* (Rob Reiner)
- 1987: *Tin Men* (Barry Levinson)
- 1987: *Stakeout* (John Badham)
- 1987: *Nuts* (Martin Ritt)
- 1988: *Moon over Parador* (Paul Mazursky)
- 1989: *Let It Ride* (Joe Pytko)
- 1989: *Always* (Steven Spielberg)
- 1990: *Postcards from the Edge* (Mike Nichols)
- 1990: *Rosencrantz and Guildenstern Are Dead* (Tom Stoppard)
- 1991: *Once Around* (Lasse Hälstrom)